

Chroniques Ésotériques N°6

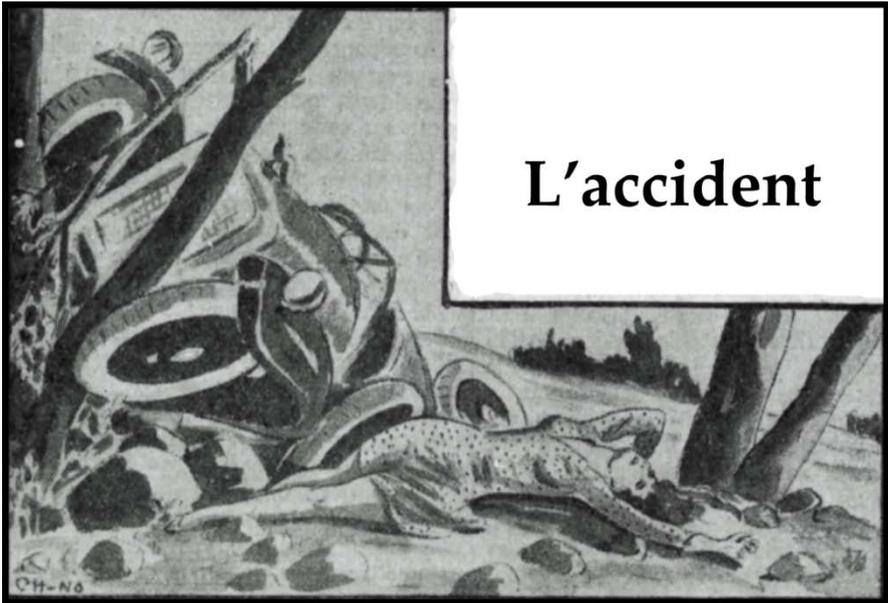
**L'IMAGE
DANS
LE MIROIR**

www.eBookEsoterique.com



**Nous sommes heureux de pouvoir vous offrir ce fascicule.
Vous pouvez le distribuer librement à condition de ne rien
changer dans le document, de ne pas le vendre et de
mentionner www.ebookesoterique.com comme source.**





CONTE ÉTRANGE

L'IMAGE DANS LE MIROIR.

CLAUDE VALMONT.

Marcel Charras et moi, nous étions liés depuis le collège par une vive et sincère amitié : nous étions demeurés parfois pendant d'assez longues périodes sans entendre parler l'un de l'autre; mais chaque fois que nous avons eu l'occasion de nous retrouver, le sentiment d'amitié qui nous unissait s'était resserré.

Toutefois, il y avait près de deux ans que je l'avais perdu de vue. Il s'absentait souvent pour de lointains voyages. Des crises de neurasthénie aiguë le jetaient au hasard sur les routes du monde, partout où il croyait pouvoir trouver un apaisement à l'immense chagrin qu'il avait éprouvé de la mort de sa femme Lucienne.



Il l'avait adorée, cette Lucienne, si charmante, si sensible, dont la finesse tendre et spirituelle nous ravissait.

J'avais été le témoin des années de bonheur du jeune ménage et j'avais été conquis par la grâce de cette femme, dont émanait une extraordinaire sympathie. On ressentait auprès d'elle une sorte de satisfaction profonde et totale dont on ne cherchait même pas à comprendre la cause et qui venait peut-être de cette ardeur à la fois grave et joyeuse, vibrante et mutine qui donnait tant de charme à ses moindres propos. Je n'étais pas amoureux d'elle...

En tout cas, je puis dire que jamais entre nous aucune parole ne fut prononcée qui donnât lieu à la moindre ambiguïté... et cependant... et cependant, il faut bien avouer que je ressentais profondément l'influence de son charme et qu'elle-même paraissait éprouver pour moi une particulière sympathie. Il est évident que certaines affinités existaient entre nous et que nos esprits étaient infiniment proches l'un de l'autre.

Peut-être même avons-nous ensemble plus de liens communs, plus de ressemblances mentales et morales qu'il n'y en avait entre elle et son mari. Dans une discussion, nous soutenions presque toujours la même opinion contre Marcel

qui souvent du reste en semblait énervé. Je l'entends encore jeter d'une voix contrariée :

— Oh ! Vous deux, on sait bien que vous êtes toujours du même avis ! Vous vous entendez comme larrons en foire.

Nous avons fini, Lucienne et moi, par éviter de donner certaines appréciations, au cours desquelles nous savions bien que nous allions nous rencontrer et cette complicité tacite, pour ainsi dire, avait créé peu à peu entre nous une sorte d'entente mystérieuse qui se révélait dans quelques coups d'œil furtifs qui, s'ils avaient été surpris, auraient pu donner lieu à des soupçons tout à fait injustifiés.



Peut-être aurais-je dû espacer mes visites et fréquenter le jeune ménage d'une façon moins assidue... Mais je n'en avais pas le courage et quand Lucienne me disait :

«On vous voit demain ? Vous venez dîner avec nous ?», je ne me sentais jamais la force de dire non.

Souvent Lucienne chantait. Elle avait une voix de contralto, avec des intonations si chaudes, si caressantes, qu'on l'aurait écoutée pendant des heures sans se lasser. Je l'accompagnais au piano et la musique établissait une sorte d'atmosphère voluptueuse qui mettait en nous une fièvre poétique «en mêlant à l'air limpide qu'on respire une onde sonore qu'on écoute». L'irrésistible mystère de la musique nous donnait une excitation nerveuse et sensuelle.

Et chaque fois c'était Marcel qui mettait un terme à ces séances, dont il voyait sans doute que j'étais trop vivement troublé.



Un jour, par une chaude soirée d'été, nous avons été tous les trois dîner aux environs de Paris. Nous étions fort bien disposés et le site charmant dans lequel nous nous trouvions semblait fort agréable. Un excellent repas, du champagne frappé, une conversation légère et facile en une atmosphère de cordiale sympathie nous avaient plongés dans une espèce d'euphorie qui nous faisait souhaiter qu'une semblable soirée ne se terminât point. Déjà la plupart des tables s'étaient

vidées et nous ne songions même pas que tout à l'heure il faudrait, malgré tout, nous décider à rentrer.



Soudain, on entendit dans le lointain retentir le tonnerre... un coup de vent s'abattit sur nous comme une trombe et l'orage éclata avec une brusquerie et une violence incroyables. Nous rentrâmes à l'intérieur du restaurant, presque heureux, en somme, d'avoir une occasion aussi imprévue que forcée de prolonger de quelques instants cette soirée.

Il y avait un piano dans le salon où nous nous étions réfugiés. Machinalement, je jouai quelques mélodies que Lucienne et moi nous aimions particulièrement. La jeune femme était assise sur le bras d'un fauteuil et son regard semblait suivre quelque mélancolique songerie tandis que, debout près de la fenêtre, Marcel regardait tomber la pluie qui se précipitait en rafales.

Je jouais lentement, presque en sourdine... Les mélodies qui venaient sous mes doigts étaient celles que Lucienne chantait le plus souvent...

Tout à coup, elle se mit à murmurer à mi-voix la mélodie qu'un musicien avait enroulé autour de «l'Offrande» de Verlaine :

*Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches
Et puis voici mon cœur qui ne bat que [pour vous...*

Je ne puis exprimer quelle impression profonde me causa la poésie dont les paroles avaient en mon âme une résonance infinie...

Peut-être mes yeux laissèrent-ils voir mon émotion... Peut-être Marcel surprit-il l'expression fugitive et ardente de mon regard qui s'était posé sans doute un peu trop longuement sur la jeune femme, qui semblait émue, elle aussi... Peut-être... à franchement parler, je ne le sais point et je ne m'en suis pas rendu compte d'une façon précise...



Toujours est-il que nous fûmes comme réveillés d'un rêve en entendant la voix de Marcel dire d'un ton impatient :

— Allons-nous-en !

Nous n'allons tout de même pas rester ici !

Il est évident que si cette phrase n'avait pas interrompu en nos esprits le cours de pensées secrètes et inconscientes, l'un de nous aurait dit :

— On peut bien attendre encore un peu. Laissons l'orage se passer complètement...



Or, nous n'osâmes répondre ni l'un ni l'autre. Je fermai le piano. Lucienne se leva et mit son manteau resté sur une chaise. Marcel sonna et demanda l'addition.

Quelques secondes plus tard, nous roulions en auto sur la route glissante. La pluie s'était à peu près calmée.

Marcel était au volant. Lucienne et moi nous étions dans le fond de la voiture. Nous ne bougions pas... nous ne prononcions pas une parole... mais il me semblait que nous n'avions jamais été aussi près l'un de l'autre, en aussi parfaite communion de pensées...

Je suis convaincu que les pensées sont une sorte de fluide qui se dégage de nous et qui se répand en mystérieuses ondes...

Chaque fois qu'il m'est arrivé d'évoquer le souvenir de ces quelques minutes dramatiques entre toutes, j'ai éprouvé cette même conviction que Marcel avait compris l'entente secrète qui nous liait inconsciemment et qu'il en éprouva une irritation violente.

Il venait de se retourner et de jeter sur nous un coup d'œil soupçonneux... A ce moment, et sans que j'aie pu comprendre comment l'accident avait eu lieu, la voiture fut projetée contre un arbre et nous roulions dans un fossé...

Je me relevai avec quelque peine, étourdi par la commotion; mais je me rendis compte que je n'avais rien. La route était éclairée par la lune... A quelques mètres de moi, je distinguai Marcel qui se dégageait lentement de son siège et qui regardait autour de lui, cherchant Lucienne... Il l'appela d'une voix angoissée... Je me précipitai vers lui en disant :

— Tu n'as pas de mal ? Mais Lucienne ? Où est Lucienne ?

En même temps, nous apercevions Lucienne inanimée dans le fond du fossé... Nous courûmes vers elle afin de la secourir... Nous la relevâmes, la transportâmes sur le talus au bord de la route, en attendant du secours...

Hélas ! Elle ne reprit point connaissance. Une fracture du crâne l'avait tuée net.



Marcel en éprouva un tel chagrin que l'on crut qu'il allait devenir fou. On fut obligé de le surveiller de près pendant un temps assez long afin qu'il n'attentât point à sa vie.

J'allais le voir chaque jour; mais le médecin finit par interdire mes visites, ayant remarqué que ma présence rendait mon pauvre ami particulièrement impressionnable et nerveux.

Deux ans passèrent. Marcel s'était à peu près rétabli et j'avais appris qu'il voyageait beaucoup.

Un soir, j'eus la surprise de le rencontrer dans une soirée musicale, chez des amis communs. Il vint à moi, la main tendue et se montra affectueux; comme jadis, avant le tragique accident. Il paraissait avoir repris possession de lui-même.

Nous étions à côté l'un, de l'autre, debout dans l'embrasure d'une porte et nous écoutions les artistes. Soudain, un frisson nous parcourut et nous fûmes pénétrés d'une émotion intense... La mélodie de jadis, celle que chantait Lucienne le dernier soir, égrenait ses premières mesures...

La voix de la chanteuse s'éleva, pure et grave, terriblement semblable à la voix de jadis, à la voix de Lucienne...

Marcel me prit la main, comme s'il avait voulu chercher près de moi un appui et tous deux serrés l'un contre l'autre, nous écoutâmes les vers de Verlaine :

*Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches
Et puis voici mon cœur qui ne bat que [pour vous...*



Nos cœurs battaient avec tant de force que nous pouvions à peine respirer.

Quand la chanteuse eut fini, Marcel me dit d'une voix angoissée :

— Je t'en supplie ! Je t'en supplie ! Il faut que tu lui demandes de venir ce soir chez moi — explique-lui ce que tu voudras. Mais je veux qu'elle vienne chanter pour nous deux, qu'elle vienne chanter «l'Offrande» chez moi.

Craignant pour mon ami et pour moi-même qu'une telle émotion nous fût par trop pénible, j'essayai de le détourner de ce projet. Mais plus je m'efforçais de lui démontrer le danger

d'une telle expérience et plus il s'obstinait follement, éperdument.

Me rendant compte qu'il fallait satisfaire son maladif désir, j'allais trouver la chanteuse et, sous un prétexte quelconque, je parvins à la décider à nous accompagner.



Une heure plus tard, nous étions tous les trois dans le studio de mon ami, le même où jadis nous avons passé tant d'heures d'une douce et profonde intimité.

La jeune femme chanta... Dans l'état de surexcitation nerveuse dans lequel nous nous trouvions, la similitude des deux voix — celle de la disparue et celle de l'évocatrice — devenait véritablement hallucinante... J'étais au piano comme jadis et les notes que je jouais tombaient dans cette émouvante ambiance avec la tristesse des choses abolies... La voix grave de la chanteuse m'entraîna dans le cœur et il me semblait que j'allais tout à coup voir Lucienne apparaître devant moi avec son charmant sourire et ses yeux pleins de tendresse...

La chanteuse s'était tue...

— Encore ! Encore ! supplia Marcel d'une voix changée que je ne lui connaissais pas... Je vous en prie, chantez la même mélodie !... Encore une fois !

Troublée elle-même, la chanteuse s'exécuta.

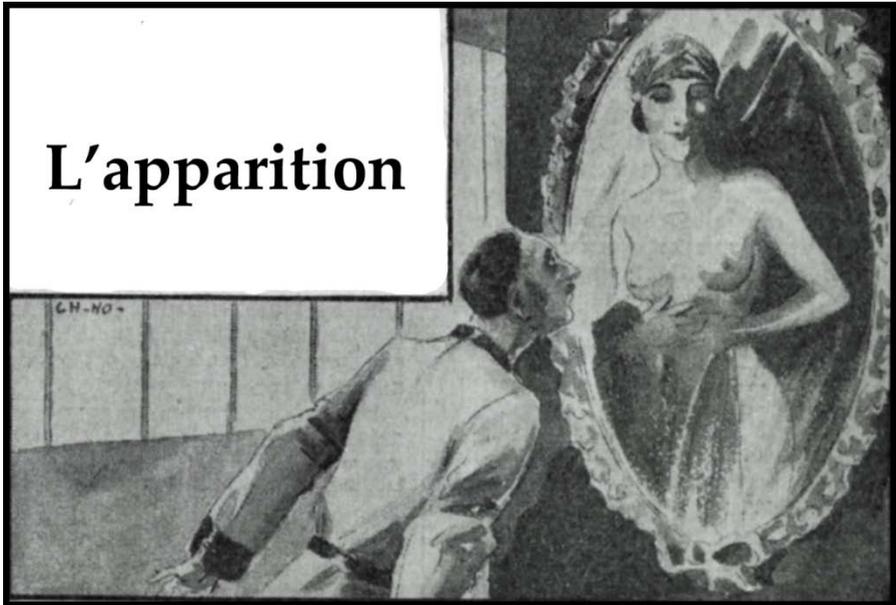
Elle chanta les vers aériens du doux poète. Et toute leur poésie passa dans la musique mélancolique et douce, si bien faite pour ces paroles à la fois profondes et légères...

Et puis, voici mon cœur qui ne bat que pour vous...



Soudain, je levai la tête et je fus effrayé en voyant le regard halluciné de mon ami fixé sur une petite glace ancienne située au-dessus du piano...

Dans ce miroir, où les images se reflétaient en des proportions minuscules, je vis se dessiner nettement l'image harmonieuse et vague de Lucienne.



Hanté comme nous l'étions tous deux par le souvenir de la disparue, peut-être l'hallucination eût-elle été explicable...

Mais ce qui fut incompréhensible, c'est que la chanteuse, ayant suivi la direction de nos regards, poussa un cri, disant :

Oh ! Cette femme dans la glace ! Là ! Là ! Vous voyez ! Oh !
Comme elle nous regarde...

Mais nous n'écoutions même pas ce que disait la chanteuse
qui se sauvait, épouvantée et tous deux, unis dans le
douloureux souvenir, nous contemplions avec ferveur
l'adorable et émouvante apparition...



**Nous sommes heureux de pouvoir vous offrir ce fascicule.
Vous pouvez le distribuer librement à condition de ne rien
changer dans le document, de ne pas le vendre et de
mentionner www.ebookesoterique.com comme source.**

Cette chronique ésotérique vous a plu ?

Vous voulez avoir accès à toute la collection (57 numéros) gratuitement ?

Allez sur notre site www.eBookEsoterique.com et cliquez :

Documentation -> Chroniques Esotériques

Notre **Encyclopédie Esotérique** vous apportera des réponses précieuses. Les articles, dossiers, cours, essais, monographies et le contenu de notre site apporteront des mises au point précieuses, parfois des points de vue révolutionnaires.

Allez sur notre site www.eBookEsoterique.com et cliquez :

Documentation -> Encyclopédie Esotérique

Inscrivez-vous aussi à notre liste

«Newsletter/Bulletin-Info»

vous serez informé des nouveaux documents et publications.



eBookEsoterique.com réédite
des livres d'Esotérisme
et d'Occultisme,
de Radiesthésie et
Ondes de formes
qui sont devenus rares ou épuisés.

Visitez notre site :
www.ebookesoterique.com

Inscrivez-vous pour recevoir notre Bulletin-Info



Ésotérisme – Occultisme – Hermétisme



Les Chroniques
Ésotériques



Encyclopédie
Esotérique

Les Chroniques Ésotériques

sont de courts récits, contes et nouvelles sur :
Les forces inconnues - Les mystères - Les arts
divinatoires - La réussite personnelle
Les secrets des peuples - Magnétisme, hypnose,
suggestions - Spiritisme - La magie du cœur
Physiognomonie et autres sujets ésotériques.
Collection de 57 monographies.

L'Encyclopédie Ésotérique

vous apportera des réponses précieuses.
Les articles, dossiers, essais, monographies apporteront
des mises au point précieuses,
parfois des points de vue révolutionnaires.

Découvrez tous les rubriques
d'Ésotérisme – Occultisme – Hermétisme sur
www.ebookesoterique.com